

**Robert Yergeau, Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et
Yvan Lamonde (dir.), Frédérique Bernier**

Michel Gaulin

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

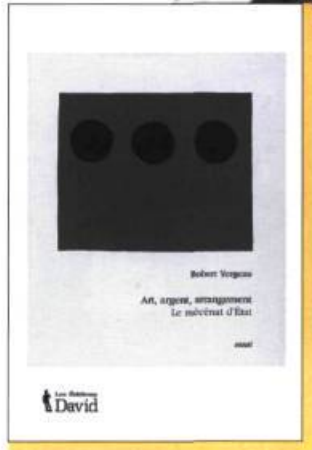
Gaulin, M. (2005). Robert Yergeau, Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), Frédérique Bernier. *Lettres québécoises*, (119), 44–45.

Robert Yergeau, *Art, argent, arrangement. Le mécénat d'État*, Ottawa, David, 2004, 640 p., 25 \$.

« Académies invisibles »

Un essai percutant sur les rapports malaisés entre la littérature et le mécénat d'État.

Dans *Art, argent, arrangement*, Robert Yergeau s'est donné pour tâche de tenter de démêler l'écheveau complexe des rapports qui ont présidé, tant au Canada (du côté francophone) qu'au Québec, au soutien accordé à la littérature et aux écrivains, *grosso modo* dans la seconde moitié du siècle dernier. Tâche difficile que la sienne, là où les documents sont souvent lacunaires ou « caviardés » (terme utilisé pour décrire les traits d'encre noire qui recouvrent à l'occasion les noms de fonctionnaires, de conseillers divers ou de membres de jurys), ou encore quand ils manquent tout simplement à l'appel. Mais tâche dont il se tire néanmoins avec brio, nommant force noms, débusquant, dans les lettres d'appui des répondants, les recommandations des jurys, les consultations des fonctionnaires et les décisions ultimes des grands argentiers, tout comme dans les demandes des candidats eux-mêmes, les contradictions et les ambiguïtés de tous ordres, et dénonçant les manipulations dont certaines décisions paraissent avoir été le résultat. Bref, c'est à l'examen d'un véritable brochet de sorcières que le lecteur est ici convié.



Tant au Canada qu'au Québec, la tradition du mécénat d'État est encore assez courte. Au Canada, jusqu'à la création, en 1957, du Conseil des Arts, l'appui accordé aux arts et aux lettres était longtemps resté assez aléatoire et soumis au régime du coup par coup. Au Québec, en revanche, sous l'impulsion d'Athanase David et de ses successeurs au Secrétariat de la province, une certaine tradition s'était instaurée beaucoup plus tôt, longtemps restée, toutefois, soumise aux humeurs et au favoritisme des régimes successifs en place. Ce n'est qu'au début des années soixante, avec la création du ministère des Affaires culturelles, que ce mécénat devait s'amplifier et se structurer, mais non sans de multiples difficultés et cafouillages dont le livre de Yergeau donne amplement l'illustration.

Ce n'est d'ailleurs pas le moindre mérite de ce livre que de montrer, par de nombreuses citations souvent piquantes par l'ironie involontaire qu'elles dégagent, comment les deux principales instances subventionnaires en cause ne trouvèrent que lentement leur vitesse de croisière. Au Conseil des Arts du Canada, par exemple, en 1959, en rapport avec une demande de bourse qu'avait présentée Yves Thériault, le directeur, A.W. Trueman, écrivait aux membres du Conseil, en prévision de leur réunion du mois d'avril, que, lettres de recommandation et autres documents nonobstant, le père Georges-Henri Lévesque, alors vice-président de l'organisme, se chargerait de fournir lui-même les « *further details* » (les détails complémentaires) relatifs à cette candidature (voir p. 65). Dans les années soixante, par ailleurs, on est surpris de voir la fréquence avec laquelle ce sont,



ROBERT YERGEAU



peu ou prou, les mêmes noms qui, au gré des diverses catégories de concours, reviennent sans cesse soit comme candidats, auteurs de lettres de recommandation, ou membres de jurys. C'est le cas, notamment, des Gilles Marcotte, des Jean Éthier-Blais, des Jacques Brault, dont les noms émaillent l'ouvrage, tant en ce qui concerne Ottawa que Québec. Il faut dire que le milieu littéraire était alors beaucoup moins développé qu'il ne l'est maintenant, et que les valeurs sûres en matière d'évaluation étaient moins nombreuses et moins bien établies qu'elles le sont maintenant. Mais tout cela n'en démontre pas moins à quel point nous vivions encore, sur le plan culturel, dans une situation autotélique, où *tout le monde* connaissait *tout le monde* et où les cercles ne pouvaient être que concentriques. C'est ainsi que se constituent les « académies invisibles » qui opèrent au cœur de ce livre.

Ses propos les plus durs, Yergeau les réserve toutefois au ministère des Affaires culturelles du Québec, qu'il désigne, à un certain moment, comme un « ministère sous tutelle » (p. 435), vis-à-vis, notamment, du tout-puissant Conseil de la

trésorerie. On imagine mal, en effet, la lourdeur bureaucratique dans laquelle était empêtré, à Québec, en ces années-là, le système des subventions à la création littéraire : un Service des lettres et du livre, responsable au Service de l'aide à la création et à la recherche, lui-même responsable à la Direction des arts et des lettres. Au delà de cette filière, les recommandations devaient encore passer sur le bureau du sous-ministre, Guy Frégault (qui les modifiait souvent), avant d'être soumises au Conseil de la trésorerie, lequel détenait le véritable pouvoir... celui de dépenser. Bien des recommandations y perdaient alors des plumes, alors que certaines subventions s'y trouvaient mystérieusement accordées, sans que l'on sût trop comment elles avaient fait leur chemin entre-temps.

Yergeau est un essayiste qui s'implique pleinement dans son propos, comme le montrent les points d'exclamation parfois surabondants qui ponctuent ses phrases. Il faut souhaiter à son ouvrage, particulièrement au Québec, une très large diffusion.

Frédérique Bernier, *Les essais de Jacques Brault. De seuils en effacements*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises » 2004, 186 p., 23,95 \$.

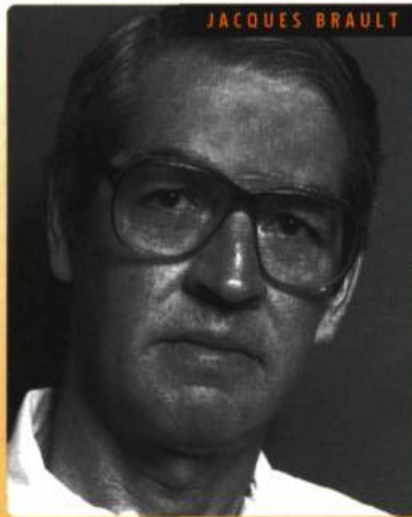
Jacques Brault, essayiste

Une lecture très fine en même temps que pénétrante de l'un de nos meilleurs essayistes.

Dans *Les essais de Jacques Brault*, Frédérique Bernier se livre à une lecture tout en sympathie des essais de cet écrivain qui semble à tort avoir jusqu'ici davantage retenu l'attention de la critique et du public en tant que poète plutôt qu'en tant qu'essayiste. S'inspirant des travaux de Maurice Blanchot et de Roland Barthes, soulignant les nombreux rapports qui unissent Brault à la sensibilité d'Henri Michaux, Bernier s'attache à le

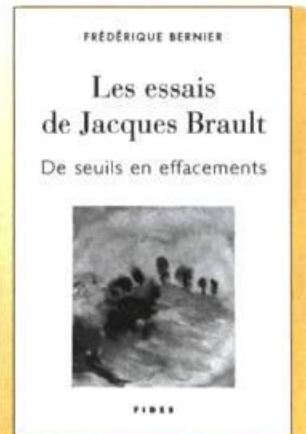
replacer à la fois dans le cadre de la grande tradition de l'essai telle qu'elle s'est imposée depuis Montaigne, mais aussi dans celui de l'essayistique québécoise, considérée à juste titre comme particulièrement riche.

Selon elle, les principales qualités de la pratique essayistique de Brault sont à rechercher dans son sens de la rencontre avec l'autre et dans sa méfiance à l'égard de toute éloquence et de toute enflure, auxquels il oppose, en retour, le souci du prosaïque, de l'éphémère et du quotidien, une attitude de « bricoleur » et d'amateur, qui placent résolument son œuvre dans la sphère de la liminarité et du « presque-rien », mais où elle trouve



justement, en revanche, son ampleur véritable.

Bernier attire également avec à-propos l'attention sur les liens entre, d'une part, ce type d'écriture et, de l'autre, le monde de l'art. Avec les années, en effet, Brault en est venu à considérer l'œuvre délicate et appliquée du graveur, préoccupée davantage de blanc que de noir, comme un idéal vers lequel tendre, tandis que la veine orientale habite de plus en plus ses livres et se manifeste également dans sa propre pratique d'artiste visuel, dont la couverture de l'ouvrage de Frédérique Bernier nous offre un bel exemple.



Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan, Yvan Lamonde (dir.), *Histoire de l'imprimé et du livre au Canada, vol. I, « Des débuts à 1840 »*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal 2004, 570 p., 75 \$.

Aux sources du livre et de l'imprimé

Une première synthèse de l'apparition et de l'évolution du commerce du livre et de l'imprimé au Canada.

Ce collectif, qui regroupe les contributions d'une bonne soixantaine de collaborateurs, tant de langue française que de langue anglaise, est le premier tome d'une vaste entreprise qui en comptera trois au total. Fruit d'une collaboration entre les Presses de l'Université de Montréal pour la version française, et de l'Université de Toronto, pour la version anglaise, il tente de réaliser une synthèse de l'érudition qui s'est lentement constituée, au cours des quelque vingt-cinq ou trente dernières années, autour de cette importante question et qui, jusqu'ici, ne s'était manifestée que dans des monographies distinctes ou dans divers articles de revues.

Divisé en sept parties, l'ouvrage tend très largement son filet, s'interrogeant d'abord sur les premiers contacts de la culture

de l'imprimé avec le Nouveau Monde autochtone puis européen, pour ensuite s'intéresser à l'évolution de l'imprimerie à partir du début du régime britannique en Amérique du Nord (apparition des premières presses, constitution des métiers de l'imprimerie), à la diffusion du livre et de l'imprimé, à leurs usages (au quotidien, au sein du peuple, au sein de diverses communautés d'intérêt), à leur rapport à l'autorité (publications officielles, censure politique et religieuse), pour enfin s'interroger sur la culture littéraire que l'imprimé finit par mettre en place dans les

diverses

régions de ce qui n'était encore qu'un « pays » très morcelé (Terre-Neuve et Labrador, colonies atlantiques, lettres québécoises et culture de langue anglaise au Bas-Canada, cultures littéraires au Haut-Canada). Au sein de plusieurs sections de l'ouvrage sont intercalées, autour de certaines questions, des « études de cas » qui se penchent sur les applications pratiques des grands schèmes théoriques qui se dégagent des principales études.

Le Québec et le Canada français sont bien représentés dans cette vaste entreprise. On retrouvera en effet ici la plupart des grands noms déjà reconnus dans ce domaine : Cornelius Jaenen, François-Marc Gagnon et Réal Ouellet, Claude Galarneau et Gilles Gallichan, le regretté John Hare, Marcel Lajeunesse et Paul Aubin, Yvan Lamonde et Bernard Andrès. Il faut, en outre, signaler, dans l'ouvrage, la qualité exceptionnelle de l'iconographie (passage obligé pour un travail de ce genre), l'exhaustivité de la bibliographie proposée en fin de volume et l'excellence de la traduction française des textes

fournis à l'origine en anglais.

